

Commentez un des trois textes ci-dessous. Bon courage !

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

Gustave Flaubert décrit ici une noce dans la campagne normande...

Les convives arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin¹, de Goderville, de Normanville et de Cany. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommo-
5 avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie ; bientôt la barrière s'ouvrait : c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêta court, et vidait son monde qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras.
10 Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche
15 de sa première communion rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze ou seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételier toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leur position sociale différente, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes,
20 des habits-vestes : – bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités ; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs ; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à sa visière ; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc,
25 par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue. Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses ! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près ; quelques-uns même qui s'étaient levés
30 dès avant l'aube, n'ayant vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou, le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

¹ D'une distance de dix lieues.

Émile Zola, *L'Assommoir* (1877)

La blanchisseuse Gervaise Macquart vient de se marier avec Coupeau, un ouvrier zingueur. Les amis et les parents invités à la noce (un petit patron, des blanchisseuses, des concierges, des ouvriers, un forgeron...) décident d'aller visiter le musée du Louvre à Paris.

Dans la galerie d'Apollon, le parquet surtout émerveilla la société, un parquet luisant, clair comme un miroir, où les pieds des banquettes se reflétaient. Mlle Remanjou fermait les yeux, parce qu'elle croyait marcher sur de l'eau. On criait à Mme Gaudron de poser ses souliers à plat, à cause de sa position². M. Madinier³ voulait leur montrer les dorures et les peintures du plafond ; mais ça leur cassait le cou, et ils ne distinguaient rien. Alors, avant d'entrer dans le salon carré, il indiqua une fenêtre du geste, en disant :

– Voilà le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple⁴. Cependant, il surveillait la queue du cortège. D'un geste, il commanda une halte, au milieu du salon carré. Il n'y avait là que des chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église. On fit le tour du salon. Gervaise demanda le sujet des *Noces de Cana*⁵ ; c'était bête de ne pas écrire les sujets sur les cadres. Coupeau s'arrêta devant *la Joconde*⁶, à laquelle il trouva une ressemblance avec une de ses tantes. Boche et Bibi-la-Grillade ricanaient, en se montrant du coin de l'œil les femmes nues ; les cuisses de l'Antiope⁷ surtout leur causèrent un saisissement. Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, la femme les mains sur son ventre, restaient béants, attendris et stupides, en face de *la Vierge* de Murillo⁸. Le tour du salon terminé, M. Madinier voulut qu'on recommençât ; ça en valait la peine. Il s'occupait beaucoup de Mme Lorilleux, à cause de sa robe de soie, et, chaque fois qu'elle l'interrompait, il répondait gravement, avec un grand aplomb. Comme elle s'intéressait à la maîtresse de Titien⁹, dont elle trouvait la chevelure jaune pareille à la sienne, il la lui donna pour la belle Ferlonnière, une maîtresse d'Henri IV, sur laquelle on avait joué un drame, à l'Ambigu¹⁰.

Puis, la noce se lança dans la longue galerie où sont les écoles italiennes et flamandes. Encore des tableaux, toujours des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas, des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête. M. Madinier ne parlait plus, menait lentement le cortège, qui le suivait en ordre, tous les cous tordus et les yeux en l'air. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle de lumière des Hollandais. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient encore les copistes avec leurs chevalets installés parmi le monde, peignant sans gêne ; une vieille dame, montée sur une grande échelle, promenant un pinceau à badigeon dans le ciel tendre d'une immense toile, les frappa d'une façon particulière. Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre ; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire ; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenant des mots d'esprit. Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles.

² Mme Gaudron est enceinte.

³ Patron d'une petite entreprise de cartonnerie, il a pris la tête du groupe et guide la noce dans sa visite.

⁴ Pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, en 1572.

⁵ Tableau du peintre italien Véronèse (1562), dont le sujet est inspiré d'un épisode de la vie du Christ qui change miraculeusement l'eau en vin.

⁶ Célèbre tableau du peintre italien Léonard de Vinci (1507).

⁷ *Le Sommeil d'Antiope* du Corrège (1489-1534).

⁸ Peintre espagnol (1618 – 1682).

⁹ Peintre italien (1490 – 1576).

¹⁰ Théâtre parisien, où l'on jouait des mélodrames.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* (1913)

Marcel Proust fait ici l'évocation d'un salon de la grande bourgeoisie, à la fin du XIXe siècle...

Pour faire partie du " petit noyau ", du " petit groupe ", du " petit clan " des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : " Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça ! ", " enfonçait " à la fois Planté et Rubinstein¹¹ et que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain¹². Toute " nouvelle recrue " à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvait par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter successivement tous les " fidèles " du sexe féminin.

En dehors de la jeune femme du docteur, ils étaient réduits presque uniquement cette année-là (bien que Mme Verdurin fût elle-même vertueuse et d'une respectable famille bourgeoise, excessivement riche et entièrement obscure, avec laquelle elle avait peu à peu cessé volontairement toute relation) à une personne presque du demi-monde, Mme de Crécy, que Mme Verdurin appelait par son petit nom, Odette, et déclarait être " un amour ", et à la tante du pianiste, laquelle devait avoir tiré le cordon¹³ ; personnes ignorantes du monde et à la naïveté de qui il avait été si facile de faire accroire que la princesse de Sagan et la duchesse de Guermantes étaient obligées de payer des malheureux pour avoir du monde à leurs dîners, que si on leur avait offert de les faire inviter chez ces deux grandes dames, l'ancienne concierge et la cocotte eussent dédaigneusement refusé.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner : on avait chez eux " son couvert mis ". Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste jouait, mais seulement si " ça lui chantait ", car on ne forçait personne et comme disait M. Verdurin : " Tout pour les amis, vivent les camarades ! ". Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la *Walkyrie* ou le prélude de *Tristan*¹⁴, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. " Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! " S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, " lâchait ", comme disait M. Verdurin, " une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde ", Mme Verdurin surtout, à qui, – tant elle avait l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait – le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

L'habit noir était défendu parce qu'on était entre « copains » et pour ne pas ressembler aux " ennuyeux " dont on se gardait comme de la peste et qu'on n'invitait qu'aux grandes soirées, données le plus rarement possible et seulement si cela pouvait amuser le peintre ou faire connaître le musicien. Le reste du temps, on se contentait de jouer des charades, de souper en costume, mais entre soi, en ne mêlant aucun étranger au petit " noyau " .

¹¹ Pianistes virtuoses.

¹² Un grand médecin.

¹³ Petite corde qui permettait à une concierge d'ouvrir la porte d'un immeuble à ceux qui voulaient entrer ou sortir.

¹⁴ Œuvres musicales du compositeur allemand Richard Wagner (1813-1883).